

Fabienne Juhel

Du même auteur

Les bois dormants, collection la brune, 2007
La verticale de la lune, Zulma, 2005

À l'angle du renard

Couverture : Frank Secka et Christophe Paquet
Photo : *La route de Bégard*, 2003, photographie tirée du livre *Le Point*
© Nicolas Comment / Agence Vu

© Rouergue, 2009
Parc Saint-Joseph – BP 3522 – 12035 Rodez cedex 9
Tél. : 05 65 77 73 70 – Fax : 05 65 77 73 71
www.lerouergue.com

—l
—a
—b
—r
—u
—n
—e

*Aux habitants
de La Ville-Juhel et de Crimpelet,
les vivants et les morts, sans exception...*

À Jean-François

*Et un peu aussi à ce petit lavoir à l'entrée du village
noyé sous de la pelouse et à l'érable du jardin dont le seul tort
est d'avoir eu des feuilles larges, pas exprès,
comme des mains d'homme*

C'est alors qu'apparut le renard.
– Bonjour, dit le renard.
– Bonjour, répondit poliment le petit prince, qui se retourna mais ne vit rien.
– Je suis là, dit la voix, sous le pommier...
– Qui es-tu ? dit le petit prince. Tu es bien joli...
– Je suis un renard, dit le renard.
– Viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince. Je suis tellement triste...
– Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé.

Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*

Les autres ils disent comme ça
[...] Que je suis tout juste bon
À égorger les chats
J'ai jamais tué de chats
Ou alors y a longtemps
Ou bien j'ai oublié
Ou ils sentaient pas bon

Jacques Brel, *Ces gens-là*

Prologue

C'est ici qu'il se terre. Non loin des hommes qu'il fréquente à distance, entre chien et loup.

Il a toujours habité ici, dans ce bois, après le village, sur cette butte qu'on appelle Le Tertre. Sans doute parce qu'il y est né. Ça aurait pu être un autre bois, plus au sud, sous un meilleur climat, ça aurait été pareil ; il n'aurait pas bougé. Aucun danger. Est-ce qu'on demande à un arbre d'aller planter son fût ailleurs ? Est-ce que ces choses-là sont même possibles ?

C'est parce qu'il est une bête ancrée à la terre. Un indécrottable. Voilà.

À voir les nuées de mouettes halées au soc des charrues des hommes, on comprend que meilleure terre, et plus fertile, il n'y a pas. Alors, pourquoi il aurait quitté le bois près du village, hein ? Pourquoi il aurait tourné le dos à tout ça, aux champs de blé habités de campagnols, aux fermes et à leur poulailler ? Pour quoi faire d'autre ? Et pour aller où ? Franchement.

Alors, il a laissé courir ses racines à travers champs. Ce qu'il avait de mieux à faire. Sans retenue aucune. Il les a vues épouser les talus du Côtier, s'entortiller autour des petits chênes verts et fricoter avec les lierres. Il les a vues escalader le Menhir de la Vierge Voilée avant de dévaler la pierre et labourer d'une traite les champs de printemps sous Botefer. Il les a vues enfourcher des barrières, passer sous les clôtures et fouetter quelques bêtes rétives engagées sur la route du bourg, après Pont-aux-Prêtres. Il les a vues chahuter les veaux derniers-nés pour approcher les mamelles de leur mère. Il les a vues, dans un éclair, déloger les corbeaux des sillons, effrayer les pies voleuses et les merles dans les haies en fleur. À Kerjean, il les a entendues jouer un air déguisé en cri avec un brin d'herbe pour imiter le mulot et fourvoyer quelque renard dans sa course, quelque frère devenu son rival. Il les a vues ramasser des pommes à la saison des pommes, engranger les blés avant les orages, et s'enfoncer dans le sol de Keruhel après avoir lampé l'eau des ornières.

Profondément enfouies dans l'argile rouge, ces racines-là l'empêchent de tomber. Elles lui interdisent de faiblir. Elles l'arriment à fond de terre en cas de grand vent. Il ne ploie ni ne casse.

Il est de la race des grands hêtres rougis par le noroît d'automne.

Et cette terre, voici qu'il est marié avec elle depuis des années. Il connaît son goût âcre et puissant. Il connaît son odeur de bois pourrissants, d'akènes et de tubercules. Il connaît sa fraîcheur de ventre en sous-bois, son point de rosée et ses molleses de femelle après les labours. Il se nourrit d'elle, comme elle se nourrit de lui.

Elle a fait le feutre de ses coussinets. Elle a modelé sa course sur celle du vent. Elle a mis de l'ocre dans ses prunelles, une touche de fièvre dedans. Elle lui a donné ses griffes de petit fauve des bois, sa

patience à l'affût, sa détente et sa ruse légendaire. Elle a fait sa tanière, son terrier, sa renardière. Elle en a multiplié les galeries secrètes, les issues de secours, des leurres, percé des bouches d'air à l'abri des fossés.

Surtout, elle l'a habillé de son odeur de bête.

Et elle lui a donné un nom, plusieurs même ; des légendes et des contes. Quelques fables aussi ont couru sur son compte.

Enfin, elle lui a légué ce bois. Le bois du village. Et puis aussi un peu, mais pas exprès, ces cours de fermes où il rôde à l'heure du déjeuner des hommes, pendant la sieste des chiens.

Car elle a fait aussi l'homme, son ennemi naturel. Ennemi juré. Ennemi mortel. Elle a inventé le chasseur, les pièges aux mâchoires d'acier, les battues, les chiens, la volée de plomb ; du gros sel dans le meilleur des cas.

Mais il lui pardonne, à la terre. C'est de bonne guerre. Il n'y a pas maldonne. Il ne croit pas.

Et un jour, cette terre-là accueillera sa dépouille. Il la saura d'instinct, la male-heure. À une infime variation de la lumière dans les chablis, une chouette effraie attardée sur la cuve dans le champ des génisses, ou ce lapereau qu'il laissera à ses jeux et à sa mère...

S'il avait du temps pour penser à ça, ça lui filerait le vertige, c'est sûr, même le bourdon, d'imaginer ce petit bout de lande traversée de ronciers et de bruyères, et qui l'attend. Si ça se trouve, il en a déjà foulé le sol, en tapinois. Il s'est reposé sous les frondaisons d'un hêtre, à l'ombre d'un fouillis de croix, ses reins calés entre les racines, l'ocre de ses prunelles devenues un trait, ses oreilles isocèles tournées vers la lande de Troubardou, en contrebas ; immobile, faisant le mort. Petit fauve des bois statufié. Archange de la hêtraie.

Mais ni la terre ni lui ne savent encore ces choses-là. Même qu'il

sera mort quand un méchant coup de botte le fera rouler dedans. Oui, dedans. Dedans la terre, dans son creux. Et hop ! encore la terre. Des pelletées de terre mélangée à la caillasse, aux fâines et aux vers. Pas regardant. Le tout bien tassé, et qu'on n'en parle plus, comme disait l'autre...

Mais d'autres renards viendront, après lui, habiter ce bois, au-dessus du village, s'engouffrer dans les brèches, se faufiler dans la fougère rousse pour guetter la fin du jour.

Sous le signe de la rousse

Quand la lune est rousse, il faut pas oublier de rentrer son linge. Tout le monde sait ça. Eh bien apparemment pas la nouvelle voisine.

Ils s'appellent Maffart, mes nouveaux voisins. Un nom d'ici sans doute, mais pas des gens du village. Ils ont acheté la ferme des Morvan après la disparition du vieux.

Le père Morvan est mort à table. C'est la boulangère qui l'a trouvé en faisant sa tournée. Comme ça, à table, son fricot refroidi, la bouteille de cidre pas entamée. Le menton pas torché non plus. Encore heureux qu'elle fasse sa tournée tous les jours, la boulangère, sinon c'est ses chiens, au vieux Morvan, qui s'en seraient occupés, du repas, et du reste. Pas dégoûtés. Bon.

Quant à la mère Morvan, faut croire qu'elle avait pas vraiment existé celle-là. On parlait pas d'elle au village, en tous cas pas ouvertement. Disons juste quelques messes basses où il était question d'une gitane, parfois d'une traînée, plus

souvent d'une chienne. Va savoir. Peut-être bien qu'elle était partie avec un autre homme après tout, ou qu'elle s'était jetée dans son puits. Elle avait ses raisons sans doute. Il devait pas toujours être commode son bonhomme. Pas du genre accommodant. Pour ça non. Il avait ses humeurs, des coups de sang. Pas mal porté sur la bouteille, il était pas avare de taloches non plus. Paraît que ça va avec. Mais bon, c'est pas des sujets qu'on aborde ici. Pas à table en tous cas. Pas devant les enfants qu'écoutent et les murs qu'ont des oreilles.

Alors les enfants du vieux ont vendu la maison. Ils en avaient rien à faire de la ferme. Ils avaient tous une bonne situation et une maison en ville. Le fils aîné, celui qu'est chirurgien, une propriété à Paimpol. De toute façon, ceux-là, ça leur arrachait déjà la gueule de nous dire bonjour bonsoir à l'époque où on fréquentait ensemble l'école du bourg.

Mais quand le vieux a clamsé, ils ont rappliqué, forcément.

Ils sont venus. Pas comme des voleurs, non. Genre Attila plutôt. Le lance-flammes au bout du fusil. Ils venaient pour brûler tout ce qui pouvait être brûlé. Sans faire dans la dentelle. Même les meubles, tiens, la grande presse qu'était un héritage, le buffet, le lit du vieux, la table, les barriques. J'ai vu ça.

Et ils ont fait piquer les chiens, tant qu'ils y étaient, les quatre bergers allemands et le beauceron. Ça faisait une semaine que les clebs du vieux hurlaient à la mort.

Je crois que les chiens, ça avait commencé quelques jours avant que leur maître calanche. Les bêtes, ça sent ces choses-là. Va savoir si c'est qu'elles reniflent déjà la bidoche refroidie ou si c'est qu'elles ont aperçu la Faucheuse à traîner dans

les parages. Le flair quoi ! Et toujours un chien pour prendre le relais de l'autre. Dans la nuit, mis bout à bout, ça en faisait des cris. Des perles de cris enfilés de chaque côté du village, avec l'écho des nuits claires d'avril. Et la lune, qu'était comme une grosse orange de Noël, le feu aux joues, pour pas dire autre chose, arrangeait pas les affaires.

On était au bord de la nausée, le village et moi. Fallait que ça s'arrête, d'une façon ou d'une autre.

Alors les enfants du vieux ont enfermé les chiens dans une soue. Même eux, ils les supportaient plus. Fourrés dans leurs pattes le jour, hurlant la nuit. Ils les ont plus nourris ; savaient déjà ce qu'ils allaient en faire. À quoi bon. Mais après, ça a été pire. Crocs dehors, debout contre la porte, labourant la terre battue, ils en étaient rendus à ronger les auges de granit.

À les entendre, j'en avais les sangs tout retournés, la lippe pendante, presque. L'échine qui frémissait. Seule la route me séparait encore des chiens. Si ça avait duré un jour de plus, c'est sûr, on me retenait plus. J'aurais hurlé avec les chiens. Avec les loups s'il en était resté quelques-uns au pays. Même que j'aurais peut-être couru dans la lande, tout nu, étriaper un lapin. J'en étais bien capable.

L'équarrisseur est venu. Il a embarqué la meute dans sa benne. Elle était déjà pleine de charognes. Des vaches, les quatre fers en l'air, le ventre gonflé.

– Elles ont pâture des choux jusqu'à plus soif, il m'a dit quand il m'a vu rôder autour de son camion. Elles en pètent encore, les bougresses, il a ajouté, hilare.

C'est con les vaches, j'ai pensé. Con comme des poules concentrées sur leur couvée. Tu peux remplacer les œufs par

des poignées de porte en porcelaine, elles voient pas la différence, les poules. Eh bien les vaches, c'est pas mieux.

– Et les chiens, tu sais toi ce qui les a fait crever, ça m'avait pas l'air de mauvais chiens pourtant ? il m'a demandé.

J'étais penché sur le beauceron. Une femelle qui répondait au nom de Virgo. La préférée du vieux.

Elle avait eu sa première portée l'automne dernier. Morvan avait réussi à caser les neuf chiots sans mal. Paraît ça plaît ces bêtes-là. Chien de berger, chien de garde, y a de l'usage à tout. Mais faut croire que les enfants Morvan faisaient pas dans le recyclage des mères. Bon.

Le vétérinaire l'avait muselée avec la ficelle qui sert à boteler la paille. J'ai défait le nœud. La chienne s'était mordu les babines jusqu'au sang, d'impuissance, de chagrin peut-être. La mort avait été instantanée. La mort peut-être, mais pas l'attente. Est-ce que le vétérinaire avait commencé par elle ou il avait piqué les mâles d'abord, un par un ? S'il s'était occupé des chiens en premier, alors elle, elle avait eu le temps de se voir mourir, c'est sûr.

Je me suis relevé. J'ai regardé le tablier ciré de l'équarrisseur. Il était maculé de larges traînées roussâtres. Les humeurs de viande. Mon regard est allé à l'homme ensuite. Il avait les yeux bleus, presque cirés aussi, imperméables à la douleur. La couleur de son tablier. J'ai vu les mêmes humeurs rousses dedans. Je connaissais bien ce regard.

J'ai pas répondu. Mais j'avais ma petite idée. Quand on veut se débarrasser de son chien, on dit qu'il a la rage. Et moi, la rage, j'en connaissais un rayon.

Le feu des enfants Morvan a duré trois jours et deux nuits.

Paraît que leur *fouée*, on la voyait du bourg. C'est Yvan qui me l'a dit. Le maire s'est demandé ce qu'on fabriquait au village, s'il devait envoyer les pompiers. Ça commençait à sentir le roussi pour les Morvan. Mais ils se sont bien retenus de foutre le feu à la maison. L'idée a dû les titiller pourtant. Ils auraient gagné du temps. Ils auraient économisé leur peine aussi. Et les chiens, ça leur aurait pas remué le sang.

Elle était maintenant à eux, cette maison. Même mise à sac et éventrée, ça restait quand même leur maison. Ils pouvaient toujours la repeindre en rouge si ça leur chantait, la camoufler dans les grandes bâches noires, celles qui servent aux tas de maïs. Ou bien la détruire à coups de masse. Mais ça leur aurait pris des journées entières, des suées inutiles, des courbatures. Des poussières dans l'œil.

Pourquoi ils ont pas vidé de l'essence sur les rideaux et incendié la paillasse du vieux, tant qu'ils y étaient ?

Au lieu de ça, ils ont tout déballé dehors, toutes les guenilles du vieux, qu'étaient aussi leurs guenilles à eux, et que c'est même pour ça qu'ils voulaient y foutre le feu. Peut-être qu'ils calculaient la meilleure combinaison, entre toutes les combines possibles, pour ouvrir leur cœur et, partageux, nous faire l'étalage de leur deuil, vu qu'on était spectateurs. Un peu malgré nous. Forcément, avec tout ce raffut, la fumée, le feu.

Ils brûlaient tout, les enfants Morvan, pas regardants, non. Pas sentimentaux pour deux sous. Ils expédiaient les affaires courantes : nippes, draps, photos, papiers. Des tiroirs entiers. La fumée les faisait pleurer. Mais j'étais pas dupe.

J'ai craché par terre. Là, debout contre la fenêtre de ma chambre, ouverte sur leur feu, à eux. Leur saleté de feu.

Parce que toute cette énergie dépensée, ces ruses de

renard, faut pas croire, c'était pour rentrer plus vite à la ville faire leurs petites affaires en costume. C'est pas là-bas qu'on allait leur barrer la route avec des chiens-loups, des équarrisseurs, des indispositions de vaches et des manifs d'agriculteurs.

Ils avaient bien remarqué mon petit manège aussi. J'étais le voisin. Le plus proche voisin même. Que ça leur plaise ou non. Ma ferme était pile en face de la leur. La fenêtre de ma chambre donnait sur leur cour. Et je connaissais bien les chiens, la maison, le père Morvan.

L'année dernière, Yvan et lui m'avaient aidé à faire mon cidre. Un taiseux le père Morvan. Pas un fainéant non plus. On avait notre idée sur le monde, et raison de penser ce qu'on pensait. Alors raison de plus pour se taire. Entre ses trois gosses, sa gitane et ses chiens, il avait fait son choix.

– La fidélité, c'est pas pour les cochons, il disait.

Je comprenais.

En plus, ces trois-là, ils avaient jamais pu me blairer, ni Yvan. Ils nous prenaient pour des ploucs, des culs-terreux. C'est pas eux qu'auraient repris la ferme de leur vieux. Et qu'Yvan et moi, on soit restés fidèles à la terre, ça les débectait.

Alors je les ai bien observés par la fenêtre, les trois enfants Morvan. J'allais pas me gêner. Avec mes yeux tout crottés de bouse. Ça, ils pouvaient pas m'empêcher.

Les trois silhouettes dansaient autour du brasier comme pour un fest-noz à guichet fermé. Les visages grimaçaient, les joues se creusaient en passant des ténèbres vers les flammes. Les taches d'ombre et de lumière circulaient d'un vêtement à l'autre. Parfois c'était un bouton, un truc métallique qui accrochait un éclat du feu, pour m'envoyer son

rayon mortel en pleine poire.

C'est vrai que je connaissais des danses de l'Ankou plus drôles. Elles étaient racontées dans le livre des veillées. Quand on invitait tout le village et qu'on couchait les portes des granges sur des tréteaux pour fabriquer de grandes tables. Le mort, on l'installait en bout de tablée. Il avait droit à son couvert comme un autre. Et on ripaillait. Rien que le mot déjà, ça enfle la panse, ça donne soif. Ripailles de cochonnaille donc, arrosées de cidre et de vin âcre, noir comme le dos d'un forgeron. Et le village dansait trois jours de suite au son des vielleux et d'un biniou, les mêmes qui menaient les noces au printemps. Les larmes étaient devenues des rires, les rires des gorges déployées. Alors, les garçons roulaient les filles dans les draps des fossés et les pantalons sur les mollets. On faisait quelques petits, le temps qu'il faut à l'âme pour quitter la dépouille mortelle. Hilare l'âme, forcément.

Ça, c'était avant les chrétiens.

Après minuit, les enfants du vieux ont pris leur quart pour entretenir le feu. Ils sont revenus les bras chargés de couvertures, de chaises et de portes d'armoires. Ils avaient trouvé des jouets dans le grenier et des coffres remplis de leurs vêtements d'enfant. Le vieux avait tout conservé, jusqu'aux talons de billets de tombola des kermesses des écoles, et les lots gagnés avec. Je savais ça.

Un soir de novembre où on fêtait le beaujolais nouveau, cette saleté de vin vert qu'a le goût de tous les fruits sauf celui qui faudrait, le vieux m'avait montré ses boîtes en fer-blanc. Il y entassait ses souvenirs. Des photos, des cartes de vœux, des fèves en porcelaine, des boutons de manchette et

des petits napperons au crochet. Ensuite, il avait ouvert l'armoire de la penderie où il avait jamais dépendu les robes. Au cas où, il avait dit. Et il s'était mouché dans un de ses tout petits napperons au crochet.

Au cas où. Les trois mots me cognaient dans la tête comme des papillons contre les carreaux de la nuit. Des mites plutôt.

Au cas où sa femme reviendrait à la ferme. *Au cas où* elle demanderait des comptes, la gitane, avant qu'on lui en pose, des questions. Une rusée celle-là, rusée comme une chienne qui cache ses os dans la terre du jardin.

Mais pour que la mère Morvan, elle revienne, et que son bonhomme, il vive plus dans l'attente, il aurait peut-être fallu commencer par sonder le puits. Ou draguer les étangs après le bourg. Oui, il aurait peut-être fallu commencer par là.

Bon, d'accord, on entendait plus les chiens gueuler, c'est vrai, mais à la place, des détonations. C'étaient les bouteilles de cidre du vieux. Les bouchons en plastique fusaient dans le ciel. Un ramdam d'enfer encore. On peut pas dire qu'ils étaient discrets ceux-là.

Puis les Morvan ont roulé les tonneaux du cellier. Une demi-douzaine de barriques en châtaignier. Le vieux Morvan était le dernier tireur d'eau-de-vie du pays. Ça méritait le respect, moi je trouve.

Qu'est-ce qu'on s'était torché le Père, Morvan, Yvan et moi ! Deux fois l'an. La première, à la *fouée* de la Saint-Jean pour fêter le solstice, l'autre avant de verser dans la nouvelle année. Des cuites mémorables. Ça remettait son homme d'aplomb pour le reste de l'année courante. Ça tuait les vers même.

– Alcool de salubrité publique, il disait, le Père, en baissant

son froc devant les étoiles.

Pour qu'elles voient, les étoiles, que la lune c'était pas qu'au ciel qu'on pouvait la trouver.

On chaloupait sur la route pour rentrer à la maison. On inventait des distances entre nos deux fermes, des mètres carrés de bitume qu'existaient pas la veille au soir. La Mère avait laissé une lampe allumée, mais ça suffisait pas toujours pour tracer une droite dans le chenal. Le Père et moi, on a bien dû sombrer une fois ou deux dans le fossé. C'est la Mère qui venait nous chercher, à l'aube, avant que tout le village défile en tracteur pour aller aux champs. Nos visages tout barbouillés de bave d'escargot, même qu'on en retrouvait dans nos poches, de ces bestioles-là.

Ensemble, leurs trois paires de mains soudées au ventre des barriques, les enfants Morvan les ont enfournées l'une après l'autre, sans faire de pause. Ils en ont attrapé une suée. Les flammes sont montées très haut dans la nuit. Elles dépassaient le toit de la maison. Elles en léchaient les ardoises et les étoiles qu'elles chauffaient à blanc, presque.

Je crois que c'est ça qu'ils voulaient au fond d'eux, les enfants du vieux, que la maison parte en fumée, que le toit de leur enfance disparaisse comme avait disparu – ce que je croyais pas possible, mais je l'avais vu de mes yeux vu – la crasse sous les ongles de leur père. Un père presque neuf qu'on leur avait rendu là, aux trois enfants Morvan. Pas reconnaissable, mais présentable pour une fois. Récuré, rasé de près, coiffé mieux qu'à son propre mariage – mais y avait plus de photos pour en témoigner désormais –, et dont le corps allait reposer au cimetière du bourg, tout seul, dans un caveau à deux places.